

— Le voilà !... Le voilà !... C'est lui !... crièrent plusieurs voix autour de nous.

— Savez-vous, me dit tout à coup M. Maxime Du Camp, qu'on vous prend pour le bourreau ?

"Le commencement promet," pensai-je.

Le bourreau de Paris — Monsieur de Paris — dont je fis la connaissance quelques heures plus tard, a la même taille que moi, et les cheveux aussi blancs.

Enfin, nous aperçûmes un espace très long, pas trop large, bordé des deux côtés par deux édifices ressemblant à des casernes, noirs, et d'une architecture banale. L'un était la maison des jeunes détenus; l'autre, à droite, la maison de dépôt pour les condamnés de la prison de la Roquette.

III

Cette place était coupée, au milieu, par quatre rangées de soldats. Quatre autres files se tenaient à vingt pas des premières. Ordinairement, la troupe n'était pas requise pour les exécutions; mais cette fois le gouvernement, à cause de l'état des esprits surexcités par l'assassinat de Victor Noir, avait cru la police insuffisante pour contenir la foule, et il avait pris des mesures extraordinaires.

Les portes principales de la prison de la Roquette donnaient droit au milieu de la place cernée par les soldats. Plusieurs sergents se promenaient à pas lents devant la porte; un jeune officier, assez fort de taille, portant un képi richement brodé, se jeta sur nous avec une impétuosité qui me rappela la police de ma patrie; il se calma aussitôt en reconnaissant les siens.

La porte de la prison s'entr'ouvrit à peine, et on nous introduisit, avec de grandes précautions, au corps de garde. Une visite minutieuse et un long interrogatoire suivirent. Cette formalité accomplie, on nous fit traverser d'abord une grande cour intérieure, puis une petite; nous nous trouvâmes devant l'appartement du commandant.

Ce fonctionnaire nous attendait. C'était un homme robuste, de taille haute, aux moustaches grises ainsi que l'impériale; il avait le visage typique d'un officier d'infanterie: nez aquilin, yeux immobiles de bête fauve, et un crâne minuscule. Il nous accueillit avec amabilité et bonhomie; mais malgré lui, chacun de ses mouvements, chacune de ses paroles, révélaient dans ce gaillard solide un aveugle instrument de son maître, qui n'hésiterait pas à exécuter l'ordre le plus féroce. D'ailleurs, il avait déjà donné des preuves de son dévouement dans la nuit du 2 Décembre; c'est lui qui avait envahi avec son bataillon l'imprimerie du *Moniteur*.

En vrai gentleman, il nous céda son appartement, situé au second étage du bâtiment principal, et qui se composait de deux pièces assez bien meublées. Un beau feu flambait dans les cheminées. Une petite levrette, qui avait la patte foulée, se traînait, en boitant, d'un tapis à l'autre, tout en remuant la queue; ses yeux avaient une expression triste, comme si, elle aussi, se sentait prisonnière.

Nous étions huit invités; je reconnus quelques visages, d'après leurs photographies. MM. Sardou, Albert Wolf, etc... Mais je ne sentis aucun désir de leur adresser la parole. Nous nous assîmes dans le salon. M. Maxime Du Camp s'approcha de M. Claude.

On le devine, Troppmann était l'unique objet de la conversation, le centre de toutes nos pensées. Le commandant nous apprit que le condamné s'était assoupi à neuf heures du soir, et qu'il dormait encore paisiblement "du sommeil du juste"; qu'il semblait avoir pressenti le rejet de son recours en grâce; qu'il implorait le commandant de lui dire la vérité à cet égard, et qu'il persistait toujours à déclarer qu'il avait des complices qu'il ne voulait pas nommer. Le commandant ajouta que, sans doute, au moment décisif, Troppmann aurait peur, mais

que jusqu'ici il mangeait de bon appétit. Troppmann ne réclamait pas de livres.

De notre côté du salon, quelques-uns se demandaient si l'on pourrait ajouter foi aux affirmations de ce criminel, qui s'était montré un menteur fieffé. On raconta de nouveau l'assassinat dans tous ses détails; on se demanda ce que les phrénologues disaient du crâne de Troppmann; on toucha à la question de la peine de mort... mais la conversation était languissante, on discutait froidement, sans conviction, à grand renfort de lieux communs, et au moindre prétexte on s'interrompait sans chercher à renouer l'entretien... Il était impossible de parler d'autre chose que de l'événement de cette nuit, par le respect involontaire de la mort et par respect pour cet être humain qui était condamné à la subir. Un vague sentiment d'inquiétude pesait sur nous, nous ne nous ennuyions point, mais ce malaise indéfinissable, cette anxiété dévorante, étaient cent fois plus pénibles que l'ennui... il semblait que cette nuit ne dût jamais finir.

Quant à moi, je ne sentais qu'une seule chose, je sentais que je n'avais pas le droit de me trouver à la place où j'étais à cette heure; que ma présence en cet endroit ne pouvait être justifiée par aucune considération psychologique ni morale.

M. Claude revint vers nous après une absence, et se mit à nous expliquer comment le fameux Jud lui avait glissé entre les mains, mais qu'il ne perdait pas l'espoir de le rattraper, s'il vivait encore.

Tout à coup on entendit des bruits lourds de roues, et quelques minutes après on nous annonçait que la guillotine venait d'arriver.

Nous courûmes aussitôt dans la rue, comme s'il nous tardait de la voir.

IV

Devant les portes de la prison se trouvait un fourgon massif et fermé, attelé de trois chevaux; un autre fourgon, petit et bas, à deux roues, ayant la forme d'une longue caisse, suivait un peu en arrière. (Ce fourgon était destiné, comme nous l'avons appris ensuite, à recevoir le cadavre immédiatement après l'exécution et à le transporter au cimetière.)

Plusieurs ouvriers en courtes blouses entouraient la voiture; un homme de haute taille, en chapeau rond, portant une cravate blanche, avec un léger paletot jeté sur l'épaule, donnait à mi-voix des ordres...

C'était le bourreau. Toutes les autorités, M. Claude, le commandant, l'officier au képi brodé, échangeaient des politesses avec lui.

— Ah ! monsieur Indric, bonsoir monsieur Indric (son véritable nom était Heidenreich; il était Alsacien).

Nous aussi nous nous approchâmes de lui, et il devint pour le moment l'objet de l'attention générale.

La manière dont on l'abordait disait clairement: "Nous ne faisons pas fi de vous, car vous êtes un personnage important." Quelques-uns, pour *plus de chic*, sans doute, lui serraient la main. Il est vrai qu'il les avait d'une blancheur et d'une beauté remarquables.

M. Indric était très simple de manières, doux et poli, non sans une certaine gravité patriarcale. On voyait qu'il comprenait que ce soir-là il était, après Troppmann, le personnage le plus intéressant pour nous: le premier ministre de Troppmann.

Les ouvriers ouvrirent le fourgon, sortirent les différentes pièces qui composent la guillotine et commencèrent à l'agencer à quinze pas de la porte de la prison. Alors on vit les deux lanternes se mouvoir en avant et en arrière, à ras du sol, éclairant de petits cercles lumineux les pierres à facettes du pavé.

Je regardai ma montre... il était à peine minuit et demi. L'air était devenu encore plus sombre et plus froid. Il y avait déjà passablement de monde, et derrière les files